

Présence de Nicolas de Flue

Autor(en): **Overney, A.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique**

Band (Jahr): **76 (1947)**

Heft 4

PDF erstellt am: **12.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-1040642>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Présence de Nicolas de Flue

Voici qu'approchent les fêtes en l'honneur de Nicolas de Flue, ce grand Suisse qui ne serait sans doute pas Conseiller national aujourd'hui, mais qui, hier, sauva le Parlement. Je veux dire la Diète affolée et le pays déchiré. Un héros. Mieux : un saint. Notre Protecteur, notre Ami. Un homme. C'est-à-dire un être simple, droit, loyal et juste ; humble et obscur ; pieux et fidèle ; dévoué aux siens et au pays. Mortifié et cherchant le bonheur des autres, il fut un grand politique, car son âme éclairait sa raison ; le bien commun, la paix pour tous, fut le grand souci de celui qui n'avait qu'un souci : Dieu. C'est pourquoi cet homme fut juste envers tous et par là servit le pays. Car Dieu demande que l'on aime de tout son cœur sa patrie terrestre qui est un don de sa magnificence, une image de la patrie céleste. La justice pour tous, pour les faibles surtout, est une forme de cet amour. Elle est la base première de l'union, de la fraternité. Elle s'oppose à l'esprit partisan qui est le service égoïste de quelques-uns au préjudice des droits de tous. C'est pourquoi nous insisterons sur le sens profond de cette vie et des fêtes qui exalteront cet homme, cet être d'élite. Nicolas de Flue, à lui seul, fut la grande voix spirituelle qui apaisa la tempête du matérialisme, de l'égoïsme, des intérêts particuliers, du mécontentement qui déferlait sur la Suisse et menaçait d'emporter la maison. Et parce que les heures actuelles ressemblent étrangement à celles d'alors, il importe de ressusciter ce patriote, sa vie et son exemple, au cœur de nos enfants, les citoyens de demain. Qu'il soit vivant dans nos classes en ces mois qui viennent, qu'il soit une présence parmi nous. Car ce sage fut notre ami, notre défenseur ; il est bon et juste qu'il inspire notre enseignement durant ces prochaines semaines, que son grand cœur enveloppe nos enfants.

Les lignes qui suivent n'ont qu'un but : donner quelques idées, suggérer quelques procédés. Elles ne présentent pas un programme, ne sont pas une méthode. Rêverie, plutôt, née de la vie et mise au service de nos écoliers. Elles indiqueront aux maîtres comment il serait possible d'intéresser nos classes à ce noble événement que nous allons vivre, quelles lectures il serait bon de faire à ce propos.

L'histoire vient en premier ; elle nous révélera l'instant tragique que vivaient alors les Suisses, le drame où sombrait l'âme de la vieille Suisse. Il importe de faire comprendre l'importance de cette heure qui suivait les succès des guerres de Bourgogne, les dissentiments qui minaient l'amitié confédérale, les rancœurs qui dressaient les uns contre les autres les frères unis sur les mêmes champs de bataille, la soif d'or des pays pauvres, la défiance des campagnes contre les villes dont la politique différait de la leur, les corruptions

nées du service mercenaire qui habitait à une vie libre et facile, les cris et les revendications d'énergumènes et d'excités qui, d'une bamboche carnavalesque, firent naître le grave danger de la Folle Vie — le bouffon et la truie, voilà une bannière qui en dit long — les déceptions haineuses que le partage d'un trop riche butin a engendrées, la colère des villes devant l'attitude des campagnes à l'égard de Lucerne, la colère des campagnes devant l'alliance des villes. C'est dans cette atmosphère empoisonnée que Fribourg et Soleure demandent leur entrée dans la Confédération. Les Diètes sont houleuses. Les députés tirent l'épée du fourreau ; ils ont des éclairs dans les yeux, la rage au cœur. Ils s'injurient, se menacent, se jettent des mots irréparables qui conduisent à la guerre. C'est alors, en cet instant où l'homme est entraîné par un vent de folie, où ses passions explosent, où il n'est plus qu'un volcan, c'est alors que d'un mot Nicolas de Flue ramène le calme, puis la paix, l'entente, la vie possible. Un seul mot, à l'opposé des âmes violentes et haineuses : aimez-vous les uns les autres.

« Confédérés, dit-il, j'ai renoncé à l'or qui nous divise, aux ambitions qui nous opposent. Je ne songe pas à moi, mais au pays. Je vous parle de la patrie. Elle est au-dessus de vos rivalités, de vos rancœurs. Soyez des frères unis ; ne faites pas couler le sang des frères. Aimez-vous les uns les autres ; essayez de vous comprendre. Ne discutez pas les poings tendus, les regards sombres, mais le cœur ouvert et les yeux clairs. Le bonheur naît de l'amour ; de la haine sort la misère. Vous vous disputez et c'est la patrie qui souffre.

« Vous, les villes, songez aux vieux Suisses du Pacte et de Morgarten. Renoncez à des exigences qui blessent les fondateurs de notre maison. Vous, les campagnes, élevez vos cœurs et votre esprit ; songez à Fribourg et à Soleure qui vous ont fidèlement aidées à l'heure des périls. Pensez moins à vous-mêmes et davantage à votre frère. Villes et campagnes, pensez moins à vos intérêts particuliers et davantage au bien commun de la patrie. Soyez justes et généreux les uns à l'égard des autres. La générosité unit les cœurs ; l'égoïsme tue la justice et vous divise.

« Que vos cœurs soient bons comme vos bras sont forts. Unis, vous êtes invincibles ; désunis, vous vous meurtrissez, les femmes pleurent, les enfants souffrent. Le pays vit dans l'angoisse et l'ennemi se réjouit. Ne vous attachez pas à l'or qui vous affaiblit ; que l'amour de la patrie vous reconforte. Confédérés, aimez-vous les uns les autres ; c'est la charité qui unit. Ne vous occupez pas des voisins. Soyez terribles à qui vous provoque, mais doux et confiants entre vous. Ne mettez pas des hallebardes entre vos cœurs ; aimez-vous les uns les autres. Aimez-vous. Et que le Dieu Tout-Puissant veille sur vous... »

« Ainsi parla, dans une heure grave et tempétueuse, le noble

frère Nicolas, le solitaire du Ranft. Les Suisses surent l'entendre. Ils se tendirent la main et se quittèrent amis. Les villes renonçaient à leur traité ; les campagnes acceptaient Soleure et Fribourg. Et toutes les cloches sonnèrent à nouveau dans le pays. Car il est des victoires, et des plus glorieuses et des plus difficiles, qui ne se gagnent pas sur les champs de bataille. C'est celles que l'on remporte sur soi-même. N'oublions jamais cet exemple que nos pères nous ont donné à la diète de Stans ; n'oublions pas les sages paroles de frère Nicolas. Elles transformèrent une misère en grandeur. » (*Notre Histoire*, dans *Ma Patrie*, p. 27.)

Le miracle, c'est que ces hommes aient entendu cet homme. Aujourd'hui, on le jetterait par les fenêtres, on le poursuivrait dans la rue, on l'assommerait. Non. On le traduirait devant des juges vendus, on l'enverrait dans un camp de concentration.

Quel était donc celui qui parlait ainsi, quels étaient ces violents qui changèrent leurs cœurs et dominèrent leurs passions ?

Quelques causeries, aimables, tranquilles, sans rien de scolaire, des causeries « au coin du feu » ouvriront alors à nos enfants les belles pages de cette vie. Elles présenteront l'homme, le père de famille, le citoyen, le chrétien, sa vie intérieure, les qualités de cet homme : bon sens, mesure, droiture, simplicité, fidélité à son quotidien labeur. Puis le saint : sa retraite, sa vie surprenante, le secret de sa force. On consultera le volume de M. l'abbé Journet, celui du R. Père Lavaud. On dégagera quelques faits essentiels : son humilité, sa ferveur, son dédain de l'or qui divise, son souci de justice, son appel à l'amour. Toujours l'amour. C'est-à-dire que, par delà le héros, on rencontrera le saint. Reynold dit la grandeur des saints à propos des moines de Saint-Gall.

« ... Ils ont fait un peuple dont nous sommes les fils. Ils l'ont fait parce qu'ils étaient saints, et parce que les saints, l'auriez-vous oublié ? sont plus nécessaires que les héros. Le saint est un héros continu qui ne s'en doute pas. Car l'héroïsme du saint est d'abord intérieur : le saint ne combat point à la tête des armées, ne travaille point pour la gloire ; il combat contre lui-même et il lutte pour la perfection. Il ne cherche pas à être le maître de son esprit, mais de ses sens et de son cœur. Comme la perfection est un pic inaccessible où l'on n'accède qu'en se faisant tirer par la grâce de Dieu, — et même encore on se déchire les mains contre les rocs, et il ne faut rien emporter avec soi, ni de soi, — le saint est humble. Mais comme il a dans son cœur la paix, il a dans son esprit la lumière, et il est joyeux. Comme il s'oublie pour les autres, il est tranquille toujours. Il est le fidèle serviteur qui accepte toutes les viles besognes, et il les ennoblit : il sanctifie les moindres gestes de la vie journalière, il fait de la grandeur avec de l'ignominie. C'est pourquoi il est artiste

et poète, puisque l'art et la poésie sont essentiellement l'illumination de la vie humaine. Et la vie humaine illuminée, c'est une seconde création dans laquelle réapparaît le visage de Dieu. Quand le saint balaie la cour de son couvent, remue le fumier, remplit l'auge des porcs ou vide les ordures des malades, il divinise ces actes et les enveloppe du parfum de la charité. Voilà pourquoi il aime et comprend la nature. Accomplissant chaque chose, à sa place, à son heure, il a le secret des chefs-d'œuvre. Tout chez lui devient eurythmie. Il est force et douceur. Il peut être un médiocre savant, un artiste inhabile, un orateur gauche : sa vie est son chef-d'œuvre. Et son exemple est immortel. Le héros est intermittent, exceptionnel, mais le saint est continu, quotidien. Comme il s'abaisse au-dessous du peuple, il l'élève avec lui dès qu'il se redresse, il le prend sur ses épaules comme Christophe portait Jésus. Voilà pourquoi le peuple a plus besoin de saints que de héros... » (G. DE REYNOLD, *Cités et Pays Suisses*, S. III, p. 233.)

Ceux qui se calmèrent aux paroles de Nicolas de Flue avaient retrouvé leur âme chrétienne sous leur colère d'un jour. Car la Suisse était profondément chrétienne. Une causerie ou l'autre, face à la carte de géographie, montreront comment le christianisme avait pénétré chez nous par deux grandes routes : celle du sud, la romaine ; celle du nord, celle des rivières qui du Rhin remontent vers les montagnes. St-Maurice, St-Gall. Causerie sur les monastères de chez nous — Hauterive — les moines, leur rôle de civilisateurs, le sens d'une abbaye, le sens d'une présence qui dépasse les hommes : Dieu. Les vieux Suisses priaient avant la bataille ; ils priaient avant de prendre des décisions importantes qui engageaient leur vie et leur honneur. « Au nom du Seigneur, Amen. » Ce sont les premiers mots du Pacte de 1291. Dieu était une Présence, invisible, mais vivante. Pas une formule. C'est le XX^{me} siècle qui a inauguré le règne des étiquettes. On consultera, sur ce thème, les pages de G. DE REYNOLD, *Cités et Pays Suisses*, spécialement la III^{me} série ; de Mgr BESSON, *Nos origines chrétiennes*. De nombreuses pages de *Cités et Pays Suisses* sont parfaitement à la portée du cours supérieur et formeront d'instructives et charmantes lectures. Cette âme chrétienne, Fribourg s'est efforcé de la conserver. Le présentait-il Nicolas de Flue qui prit la défense de la petite ville dont on ne voulait pas ? qui nous tendit son amitié, son affectueuse tendresse. L'avenir était-il ouvert pour lui et voyait-il notre rôle dans le déroulement des siècles, en ces années toutes proches où la Suisse serait déchirée ? Il nous fit confiance ; à nous d'en être dignes encore et de proclamer toujours qu'au-dessus des sociétés, des peuples, des associations, des syndicats, il y a Dieu. De le croire et de vivre selon cette foi. ... « Que les peuples attachés à leur

prospérité, à leur glèbe, à leur race, l'apprennent : ce qui maintient les maisons, ce qui rend les cités fortes, ce qui fait participer les nations de l'éternel, ce n'est point la matière, la maison fût-elle bâtie sur le roc, la cité fût-elle édiflée sur la montagne, la nation fût-elle étendue sur la moitié la plus fertile du monde, mais c'est l'esprit. La patrie est un principe spirituel. A plus forte raison lorsque l'idée de patrie est enracinée dans une idée religieuse. Et, si cette idée religieuse possède un caractère universel, si elle correspond à toute une culture, à toute une civilisation, la cité qui s'est élevée sur elle peut être une petite ville : cette idée lui donnera force et grandeur ; la lumière que la grande idée projettera sur la petite ville, rayonnera au loin, comme sur tout un vaste paysage rayonne la vitre d'une humble demeure, quand la frappe et la dore un rayon de soleil. Le catholicisme est le principe actif de l'unité fribourgeoise...

Fribourg n'est qu'une petite ville. Quand elle se regarde, c'est dans son exiguité, sa médiocrité, sa faiblesse de petite ville, qu'elle se voit, se reconnaît, se mesure. Tentation de s'abandonner, de ne plus pouvoir parce que ne plus vouloir. Mais qu'elle entre avec nous, ce soir, dans la cathédrale !...

... En face de vous, à une distance que vous ne pouvez pas évaluer, luit une lampe rouge. Elle luit, sa lumière vacille : va-t-elle s'éteindre ? Elle ne s'éteint jamais. Elle est toute proche, comme la lampe de votre chambre ; elle est lointaine, comme une étoile.

Ame de la cité qui veille devant son Dieu. »

(GONZAGUE DE REYNOLD, *Le Génie de Berne et L'Ame de Fribourg*, pp. 169-170.)

Voilà ce que dit l'histoire. Il faut, avec enthousiasme, dérouler et commenter cette noble tapisserie sous les yeux de nos enfants. Le passé doit être vivant, la leçon d'histoire un poème qui fait vibrer les cœurs parce que les cœurs d'aujourd'hui rencontrent les grands cœurs d'hier.

Comment rendre heureuse cette rencontre, faire surgir le passé de la poussière des livres, de l'encombrement des noms, du brouillard des dates ? Tout simplement comme on recherche un ami : on va au-devant de lui dans les horizons qui lui sont familiers. La géographie nous y aidera ; un slogan de Berne nous en livre le secret : va, découvre ton pays. Partons ; c'est si facile de partir avec sa classe. Le cours supérieur sera ravi de s'évader, de sortir de son village, de sa salle de classe, d'entrer dans une ardente aventure dont il sera le héros. Evidemment c'est à bicyclette que nous partons. Et ce départ sera précédé d'une leçon qui placera sous les yeux des enfants le voyage à venir, en exposera le but, développera tout le programme des jours suivants. Deux étapes : nous allons d'abord au Ranft et

camperons à Sarnen ; puis nous établirons notre quartier général près de Schwytz et, de là, nous rayonnerons dans toute la Suisse primitive.

Ici intervient naturellement le français.

1. Chaque étape est présentée sous forme de dictée à composer, bien sûr, pour chaque classe ; elle tiendra compte des points faibles en orthographe, des exercices à multiplier, elle variera d'école à école.

2. Chaque étape comprendra une narration qui exposera le voyage, en dégagera le pittoresque, le sérieux, la vie du passé rencontré au cours de l'excursion. Ainsi, de Schwytz, nous monterons au Morgarten, nous irons à Altdorf, à Bürglen, à Brunnen, au Grütli, à Einsiedeln, etc... Autant de courses, autant de causeries préalables en histoire, autant de narrations ensuite. Autant de lectures faites en classe autour du sujet. C'est ici que *Cités et Pays suisses* sont indispensables par leur richesse, leur poésie, leur présentation de notre terre, de ses gens et de son histoire. Pareillement indispensables les *Contes et Légendes de la Suisse héroïque* du même auteur, volume qui devrait se trouver dans toutes nos bibliothèques scolaires.

Voici, à titre d'exemple, une dictée ou l'autre.

Le départ

Nous nous sommes décidés ; les vélos sont prêts, les sacs bien garnis, les cœurs pleins de joie. Ah ! la belle aventure ! Où nous allons ? Vers notre ami, Nicolas de Flue, au Ranft. A bicyclette, jusque là ? Mais oui, jusque là et bien plus loin. Nous irions jusqu'au bout du monde. Et nous renviendrons vous raconter tout ce que nous aurons vu au pays des Waldstættchen. Car nous monterons au Morgarten, nous camperons à Schwytz, nous saluerons Altdorf, Bürglen, le Grütli, nous visiterons Lucerne, nous passerons à Sempach et nous vous arriverons les yeux pleins de lumière et de soleil des collines du Ranft et des montagnes où chantait Guillaume Tell. « Tu verras, grand-père, tu verras ! Adieu ! Je t'écrirai. »

Vers le Ranft

Tu es anxieux, grand-père, et curieux ; tu désires savoir si nous sommes bien arrivés, si rien n'est cassé, par où nous avons passé. Voici, grand-père, en toute vitesse, notre magnifique course. Allume ta pipe, prends la carte de géographie et suis-nous. A six heures, nous étions à Bulle. L'aurore saluait la Gruyère, le Moléson saluait l'aurore. Les Bulloises dormaient encore. Vite, filons. Par les lacets de Bataille, la vallée de la Jogne, à travers Charmey qui s'éveille nous atteignons Bellegarde. Que cette vallée était douce et fraîche dans l'ombre légère et là-haut les rochers étincelaient. Puis ce fut la longue

montée du col, la descente enivrante vers Boltigen et le Simmenthal qui ressemble beaucoup à la Gruyère. Alors j'ai aperçu, tout à coup, les lacs vert sombre encadrés par les montagnes vert noir. Celui de Thoune, celui de Brienz. A Interlaken, on se glisse entre les deux. Un peu après ce fut le Brünig. Quelle grimée, grand-père ! On n'en pouvait plus. Mais au sommet, quelle vue ! Toute la riante vallée de Sarnen, fermée vers Lucerne par les rochers en scie du Pilate, était là sous nos yeux. Voilà que nous entrons dans ces contrées qui furent le berceau de ma patrie, qui sont le pays de Nicolas de Flue. Le pays de nos ancêtres. Mon cœur battait bien fort, j'étais fier et heureux d'être un petit garçon suisse au cœur de la Suisse. Le soir, nous établissions notre camp à Sarnen, dans une prairie pareille aux nôtres, à l'orée d'un bois dont les sapins écoutaient chanter le vent des montagnes qu'avaient gravies nos aïeux. Nous respirions le même air qu'eux et ces jours prochains nous allions les retrouver partout. Que je suis content, grand-père !

3. Chaque étape comprend l'établissement de la carte cycliste, proprement, en traits bien droits, où les lieux sont nettement marqués d'un cercle, les noms calligraphiés, les distances et les altitudes indiquées. Ce jeu passionne les élèves et les habitue à l'ordre, à la précision.

4. Pour varier les plaisirs, multiplier les surprises, l'on peut présenter cela sous forme de problème. Avec un peu d'imagination, on excitera comme une fée mystérieuse l'esprit des enfants qui... mordront ferme à ce jeu. Encore un exemple.

Sais-tu, grand-père ?

Grand-père, toi qui es un bon calculateur, qui aimes lire les cartes de géographie, écoute : je vais te poser un problème. Nous sommes allés de Bulle à Sarnen par le Bruch et le Brünig. Nous sommes partis à six heures de Bulle. A quelle heure sommes-nous arrivés là-bas ? Tu ouvres de grands yeux, grand-père ? Ecoute encore. Nous faisons, avec nos bicyclettes, 30 km. à l'heure aux descentes, 15 sur route plate, 10 aux montées légères, 6 aux montées moyennes et 4 aux montées fortes. Nous nous sommes arrêtés une demi-heure au Bruch pour admirer l'horizon et chercher le nom des montagnes, une heure à Interlaken pour casser la croûte, une demi-heure au sommet du Brünig pour jouir calmement du paysage. Nous avons perdu, en moyenne, toutes les deux heures dix minutes pour réparer des pneus crevés. Voilà, grand-père. A quelle heure avons-nous franchi la frontière de Fribourg et Berne ? A quelle heure étions-nous à Brienz ? A quelle heure avons-nous rencontré la borne frontière Berne-Nid-

wald ? A quelle heure nous sommes-nous baigné les pieds dans le lac de Lungern ? Cherche, grand-père ! Ne devine pas, mais calcule.

Mais il n'est si beau voyage qui ne s'achève. Et il y a quelque chose de plus cher au cœur que la route à faire et faite, c'est le souvenir que l'on en garde. Souvenir qui vibrera peut-être encore, bien plus tard, dans la mémoire du gosse devenu grand-père. Il dira, en quelque douce après-midi d'hiver, à son petit-fils : « Ecoute, Pierrot, je veux te raconter une belle histoire. J'étais tout jeune ; c'était l'année de la canonisation de Nicolas de Flue. Notre régent... » Laissons grand-père vivre de ses souvenirs. Qu'a fait « notre régent » ? Je pense qu'il a trouvé ceci. Il a demandé à ses élèves de prendre un cahier spécial. Et dans ce cahier, jour après jour, il a fait soigneusement relever tout ce qui naissait — dans sa classe et sous sa conduite de magicien — autour de Nicolas de Flue, notre ami. Résumés brefs des causeries ; cartes cyclistes et dictées, narrations, voire croquis ; pensées à retenir — qui ne sont pas toujours des pensées *moralis antes* et prêchi-prêcha — mise en évidence d'une phrase bien frappée traduisant dans une forme heureuse une pensée noble ; tout cela avec des titres variés, piquant l'imagination, dans une écriture soignée, avec des marges bien distribuées...

Vous comprenez. Au jour le jour, s'établit ainsi ce magnifique Livre de Raison en l'honneur de notre Saint national en cette année bénie qui nous le donne. A nous de le « donner » à nos enfants.

Tel est mon rêve et tel je le livre à qui voudra, peut-être, s'en inspirer.

A. OVERNEY.

Le choix des sujets

L'une des difficultés dans l'enseignement de la rédaction réside certainement dans le choix des sujets. Si l'on y procède habilement, ce choix est l'un des meilleurs moyens d'obtenir de bons résultats.

Les sujets ne manquent pas, c'est leur abondance qu'il faut redouter. Tous les maîtres ont un ou plusieurs recueils de rédactions leur fournissant toute une série de devoirs. Mais il ne faut jamais oublier que ces recueils ne sont que des auxiliaires qui ne doivent pas être suivis servilement. Les sujets qu'ils proposent conviennent aux élèves en général, mais non particulièrement à tels élèves de telle classe.

Il importe donc, tout d'abord, que le maître se demande si le sujet qu'il a en vue convient bien à la classe à laquelle il le destine. Cette préoccupation domine toutes les autres. Il y a des sujets qui